

sants dividendes ! Placez-les bien haut ces images flamboyantes qui nous induisent nuit et jour, nous autres, humble vermine, à crier comme sous l'influence de l'opium ou de la jusquiame : « Seigneurs, délivrez-nous de notre argent, dépensez-le pour nous, achetez-nous, vendez-nous, ruinez-nous ! Seulement, nous vous en supplions, prenez rang parmi les puissances de ce monde, et engraissez-vous de notre propre chair. »

CHARLES DICKENS.

(*L'Ami commun*, 2 vol. chez Hachette.)

---

## L'INFILTRATION

---

Les revendications des classes populaires s'affirment avec une force toujours croissante. La question sociale passe maintenant au premier plan. Tous s'en occupent, depuis le pape et l'empereur d'Allemagne jusqu'au dernier des ouvriers. Les journaux de toutes nuances en parlent chaque matin. D'innombrables publications lui sont consacrées. En novembre 1893, un groupe de particuliers a inauguré à Paris l'enseignement du socialisme. On l'a même introduit dans les programmes des facultés de l'Etat.

L'importance prise par les classes populaires est due aux progrès de la civilisation. En Allemagne, en Angleterre, en France, aux Etats-Unis, plus de quatre-vingt-dix hommes sur cent savent déjà lire et écrire. Les presses rotatives impriment jusqu'à mille feuilles par minute, et mettent les lumières à la portée de tous. Les chemins de fer transportent 3650 millions de voyageurs par an. Les bateaux à vapeur font désormais 45 kilomètres à l'heure. Grâce à toutes ces facilités, les idées se répandent et la propagande socialiste fait de rapides progrès. Les masses populaires sont de moins en moins un troupeau misérable d'aveugles et de muets donnant sans murmurer les quatre cinquièmes de leurs revenus et se faisant massacrer par millions sur les champs de carnage pour des causes à eux complètement étrangères. Les masses commencent à comprendre leurs intérêts. Elles commencent à exiger qu'ils soient pris en considération. Encore quelques années et non seulement elles ne voudront plus obéir, elles voudront commander.

Il y a une certaine analogie entre la fin du dix-huitième siècle et la fin du nôtre. Alors la bourgeoisie, sortie de sa torpeur intellectuelle par le bien-être et l'instruction, leva la tête et posa ses revendications. Aujourd'hui, les ouvriers font la même chose.

Placées devant les exigences du quatrième état, les classes supérieures se livrent à un examen de conscience. Elles s'aperçoivent que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elles sentent que l'orage gronde aux portes. Elles craignent une débâcle générale qui submergera tout. Elles proposent et appliquent même, parfois, les mesures les plus extravagantes pour remédier aux maux de la société. Elles comprennent, cependant, que ces mesures sont inefficaces et insuffisantes. De là un trouble profond, un malaise universel. Les uns voient le salut dans l'autorité et la force. Ils disent que le mal vient des théories scientifiques

de notre époque, du matérialisme et de la libre pensée. Ils proposent de rétablir la censure et l'intolérance religieuse. D'autres comprennent que si l'on fait appel à la force brutale, les classes supérieures sont vaincues d'avance, parce que la force réside dans le nombre, et le nombre dans les masses populaires. Ils voient donc le salut dans une entente avec le quatrième état. Ils proposent de céder à celles de ses revendications qui sont réalisables.

Les socialistes commencent à comprendre, de leur côté, qu'il ne suffit pas de critiquer l'organisation actuelle. Forcément il faut mettre quelque chose en place des institutions qu'on déclare mauvaises. Aussi les programmes socialistes deviennent-ils de jour en jour plus nombreux. Par malheur, ils pèchent surtout par l'obscurité et les contradictions. Autant de chefs de parti, autant d'écoles. Les socialistes (sans parler des autres sectes) ne s'entendent pas toujours et se combattent souvent.

Novicow.

(*Les Gaspillages des sociétés modernes*, Introduction, p. v-vii) (1).

---

## INFLUENCE DE MILIEU

---

J'ai eu l'honneur de rencontrer une ou deux fois un vieux gentleman qui m'a bien semblé le type le plus parfait de ce que pouvait faire d'un homme la pratique de la vie militaire. Il avait usé son existence à servir dans les régiments d'élite, et ensuite à y commander. Je veux parler du lieutenant général l'honorable sir George Grauby Tufto, chevalier commandeur du Bain, et décoré de tous les ordres imaginables. Il n'y a pour ainsi dire rien à reprendre à ses manières, et il se conduit dans le monde en homme du meilleur ton! C'est un snob accompli.

Mais l'âge n'est point, à lui seul, un préservatif contre la sottise, et sir George Tufto n'a pas plus de bon sens à soixante-huit ans que lorsqu'il entra à l'armée à l'âge de quinze ans. Il s'est distingué, du reste, en une foule de rencontres. Son nom a été cité avec éloge dans plus de vingt gazettes. Nous avons déjà eu l'occasion de présenter à nos lecteurs ce personnage, à la poitrine matelassée et toute criblée de décorations; mais nous serions fort en peine de dire les mérites de ce brillant héros. Il n'a de sa vie ouvert un livre, et ses doigts rouges et goutteux tracent des jambages que désavouerait l'écolier le plus novice. Le voilà arrivé à la vieillesse et aux cheveux blancs sans que sa personne en soit plus vénérable. Il n'a pas de honte de s'habiller encore en ci-devant jeune homme et de dissimuler cette vieille carcasse sous un corset ouaté, comme s'il était encore le beau George Tufto de 1800. C'est un mélange d'égoïsme, de brutalité, d'emportement et de glotonnerie. Il fait beau le voir à table, avec ses petits yeux injectés de sang, dévorer à l'avance ce qu'il y a dans son assiette. Chacune de ses phrases est accompagnée d'un juron, et, après le dîner, il débite des histoires de caserne, les plus graveleuses que l'on puisse entendre. En raison de son rang et de ses services, on se croit obligé à certains égards pour ce vieux butor, aussi chargé de titres que de croix. Quant à lui, il vous regarde du haut de sa grandeur, et vous témoigne son mépris avec une naïveté convaincue, tout à fait plaisante à voir. Peut-être, s'il eût embrassé une autre profession,

---

(1) Un vol., chez Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.